

CAFÉS
DE LA MÉMOIRE

CHANTAL THOMAS

CAFÉS
DE LA MÉMOIRE

RÉCIT

ÉDITIONS DU SEUIL

LA COLLECTION « RÉFLEXION » EST DIRIGÉE PAR
RENÉ DE CECCATTY

ISBN 978-2-02-134855-2

© Éditions du Seuil, février 2008

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Par un soir de carnaval et de neige...

La bataille de fleurs, je l'avais oubliée. C'est en sortant de chez ma mère que je suis tombée dessus. Si l'on peut dire, s'agissant de carnaval, un événement qui est tellement plus grand que nous, une célébration qui nous domine de la hauteur de son peuple de géants en carton-pâte, gentiment dressés sur leurs chars. Ils sont les sujets du Roi Carnaval. Dociles, ils vivent le temps d'une fête. Ils n'ont aucun souci du lendemain. Ils se laissent exhiber, avec leurs traits grotesques, leur nez comme une cheminée, leur grosse bouche aux lèvres rouges, leurs énormes mains ouvertes dans le vide. Ils déambulent au gré des chauffeurs de chars. Plus ceux-ci vont lentement, plus ils sont contents. Il est loin le temps où les chars étaient traînés par des chevaux, ou même par des hommes, comme ce « char naval » à la fin du XIX^e siècle, peu après le rattachement de Nice à la France. J'en avais longuement contemplé la reproduction dans un livre feuilleté à la bibliothèque. Cette barque, un « pointu » comme on dit à Nice, était montée sur des roues et garnie de fleurs. Tirée par des pêcheurs, elle était

pleine à ras bord d'autres pêcheurs, les copains des premiers. Ils riaient et sautaient d'excitation. Ils étaient fiers d'être ainsi promenés sur le « chemin du Bord de mer », la *strada del Littorale*. Autour d'eux, des gens enfouis dans un cache-poussière, protégés d'un masque grillagé, et armés de seaux et de pelles à confettis, attaquaient. Et ils n'y allaient pas de main morte. Les confettis, comme l'eau pendant une tempête, emplissaient la barque. Les confettis étaient en plâtre. En recevoir une pelletée vous sonnait net. Sur leur char, les pêcheurs, étourdis, presque assommés, essayaient de riposter. Certains n'hésitaient pas à débarquer pour administrer sur terre une sérieuse raclée aux assaillants. Ils leur faisaient mordre les confettis puis rejoignaient, gaillards, leur équipage. Souvent les batailles tournaient à la rage. Quand elles devenaient trop violentes surgissaient ceux qu'on appelait les Abbés des Fous ou bien les Abbés de la Jeunesse, une force de l'ordre en quelque sorte. Les Abbés des Fous étaient supposés empêcher les excès sanglants, les viols nombreux, en particulier dans les ruelles de la vieille ville, mais la plupart de ces Abbés avinés, éructants, n'étaient plus en état de distinguer entre des notions aussi subtiles que l'ordre et le désordre, ni même entre la victime et son agresseur. La question « où commencent les excès ? » leur passait haut par-dessus les oreilles. En vrais *cacous*, rendus encore plus redoutables par leur déguisement en personnages officiels, ils se jetaient dans la mêlée, cognaient sur tout ce qu'ils pouvaient et troussaient aussi volontiers. Voilà le carnaval d'autrefois, un sacré défoulement, m'étais-je dit, plongée

dans la lecture de ce livre pris par hasard et d'où j'avais recopié la phrase : « Quand les musiques partaient dans la nuit, des farandoles immenses s'enroulaient autour d'elles et les accompagnaient. » Une phrase belle comme un conte d'Hoffmann. J'avais rangé le livre, mais le charme avait continué d'agir. Les musiques en partance pour la nuit tintaient en plein soleil. Et je sentais bouger dans l'air les mains chargées de serpents de très anciennes jeunes filles. Des vierges couleur d'ivoire qui se tenaient debout sur le char de la Jolie Baigneuse, ou le char du Théâtre ambulant, ou celui de la Cuisine renversée, ou sur le char de la Folie. Les plus audacieuses chevauchaient, bien droites et cuisses nues, dans la Cavalcade des Papillons. C'était le carnaval d'antan... On s'y castagnait sec. Ce n'est pas tous les jours que les puissants sont à la trappe et les malheureux à la fête. Les puissants rigolaient, ça les amusait de s'encanailler. Dans ces temps-là, ils étaient assez sûrs d'eux pour se payer ce luxe. Les malheureux s'en donnaient à en crever. Ils avaient le pouvoir. Ils n'en perdraient pas une miette pendant les quelques jours où le monde était à l'envers. Les affamés se gointraient, les plus laids s'emparaient des plus belles, les morts revenaient s'amuser un peu parmi les vivants, leur faire des farces, histoire de rapporter quelques provisions de rire pour meubler l'abyssal ennui de l'Éternité. Le Prince des fous, Sa Majesté en chiffons, était hissé sur un brancard par des mendiants en démence...

Aujourd'hui, les hommes au volant des chars sont assis derrière des parois transparentes, aussi calmes

que des caissières ou des grutiers dans leur bulle. Sur les trottoirs, les parents multiplient recommandations et interdictions. Il y a de la nervosité dans les familles. « Nelson, tu ne lâches pas ma main, compris ? », « Si je te prends encore une fois, Dorothee, à lancer des confettis, je te gifle », « Ne traîne pas tes pieds, s'il te plaît, tu sais que j'ai horreur de ça... ». J'applique l'ordre à moi-même et me mets à marcher droit, sans jouer avec les fils brillants et les rubans de papier qui courent sur le sol. « Vous restez le dos au mur, collés, sans bouger, non, vous n'escaladez pas la grille. Au mur, j'ai dit, nom de Dieu ! » « Je ne vois rien », pleurniche un enfant, « Moi non plus je ne vois rien, répond le père. On paie dix euros l'entrée pour ne rien voir ! C'est comme ça. » Passe un vieil Arabe. Il marche une canne à la main. Il a un air grave et réfléchi qui contraste avec son chapeau de fou de velours à tranches multicolores et bordé de clochettes. Une foule compacte se dirige vers la promenade des Anglais. Le défilé commence au niveau du jardin Albert-1^{er}. Jusque-là, la promenade est livrée aux piétons et aux cars de tourisme. Ils viennent de partout et sont garés en file. *Schmetterling Reisen, Reisebüro Gross, Felix Reisen, Elias Tour, Faure Tourisme, les cars Suzanne, Buchard Voyage, Farabollin Viaggi, Papa Tours...* Les gens descendent des cars avec précaution, ils se font répéter l'heure du rendez-vous de retour. « Attention, faudrait pas se perdre, faudrait pas être largués à Blue Beach ou à Miami Plage... » Les chauffeurs sortent griller une cigarette. Ils discutent de problèmes de circulation, d'accidents, de réglementation européenne. Ils attendent entre

eux, alors qu'un peu plus loin va s'ébranler le cortège du Roi Carnaval.

Les touristes ont peur de se perdre, les parents peur de perdre leurs enfants, les enfants n'ont peur de rien. Une fillette blonde déguisée en gitane tourne sur elle-même en criant : « Carnaval ! Carnaval ! » C'est le signal. Les enfants s'éparpillent. Les parents font voler leur cerf-volant. Haut se déploie un grand oiseau. « L'aigle de Nice qui prend son vol », se disent, extasiés, des jumeaux.

« Carnaval, Roi des dupes », tel est le thème de cette année... Le Roi Carnaval a une tête gigantesque qui pivote sans arrêt sur son cou. Une tête à double visage : un rose et riant, l'autre vert et crochu. Auquel se fier ? Il est suivi de ses bouffons, en habit jaune et noir, la langue tirée, l'air idiot. Certains ont du mal à distinguer l'avant de l'arrière. Faute d'y parvenir, ils tournent sur place, derviches serviles et débiles, bouffons d'un roi aussi foncièrement bon qu'absolument vicieux. Ni le roi Janus ni ses bouffons ne me plaisent vraiment, mais je suis conquise par les nouveaux arrivants : une dizaine de grosses têtes couronnées. Elles vont à pied, en désordre. Leurs jambes grêles réussiront-elles encore longtemps à porter leur grosse tête ? Ça baigne dans la supercherie, tous ces rois qui courent derrière le char du Roi Carnaval ; en même temps, si c'était eux les vrais, et lui l'imposteur ? « Ne prenez pas de risques, saluez tous les rois qui passent devant vous », nous enjoint la voix de l'animateur. Le public est trop heureux d'applaudir tous les rois. Sur les tribunes il se lève pour mieux exprimer son adhé-

sion. Les roitelets à grosse tête jubilent. Ils courent partout. Ils se mêlent aux fous du Roi, qu'ils trouvent sinistres. Ils les abandonnent pour les éléphants bleus. Ceux-ci forment un groupe délicieux, léger, prêt à s'envoler. Les éléphants bleus aux yeux blancs piquent de la trompe ou la redressent selon les coups de vent. Les petits rois à grosse tête s'éloignent des éléphants, taquinent les chevaux sur rollers, passent sur le dos des crocodiles, leur taquinent les mandibules. Ils sillonnent la fête, ils sont rapides malgré leurs jambes maigres. Ils courent, sautent, décrochent, pour en orner leur habit, de longs fils d'argent qui pendent des palmiers. Ils accaparent mon attention. Je dois faire un effort pour m'intéresser aux autres personnages du défilé. Aux Gargantuas placides qui évoluent avec dignité sur les chars, en haute altitude, tandis que, plus bas, ondulent les Belles de la parade. Ni les uns ni les autres n'ont de penchant pour la castagne. Elles, les Fées du jour, s'offrent à l'admiration des spectateurs. À demi nues, déguisées de toutes sortes, en crinoline, en boubou, en cigale, en hélicoptère, hérissées d'hélices, drapées de soie, décorées d'aigrettes, elles dansent et lancent à la foule des œillets, du mimosa, des lis, des roses, des giroflées... Je m'approche le plus près possible. J'ai envie qu'elles me jettent des fleurs et de les leur renvoyer, ou de les jeter à n'importe qui, au hasard, dans la cohue. Je suis la servante du Roi Carnaval, de tous les Rois Carnaval et des jeteuses de fleurs. Il est inutile d'essayer de fléchir les jeunes filles aux fleurs. Juchées sur leurs chars, elles aussi sont plus hautes que nous, même si elles atteignent à peine la

cheville des Grands Idiots. J'attends tout de la chance. J'avance, les yeux levés, au rythme d'une musique brésilienne capable de faire sauter sur place les culs-de-jatte. Des fleurs me passent au-dessus de la tête, un œillet me frappe l'oreille. Quelqu'un m'envoie une poignée de confettis. Des enfants, échappés à la main de leurs parents, profitent de mon désarroi pour faire gicler comme des fous leur bombe à serpentins, je m'emmêle les pieds dans des fils d'argent. Je cède à un vertige, à une fatigue. Me rattrapent l'ancre d'angoisse dont j'émerge, l'appartement de Maman, son égarement actuel. On ne passe pas si facilement de chez sa mère à une bataille de fleurs. Je suis rappelée au poids des choses et du temps. Mais la chanson brésilienne que diffusent les palmiers, la voix de caresse et de soleil qui traverse l'air est bien plus forte que le poids du temps, elle me reprend sous son charme, m'emporte. Je danse, les yeux levés vers les chars où ondulent rideaux de roses, cages d'orchidées, forêts de tournesols. Et, soudain, il m'arrive ceci : une jeune fille habillée en peau de bête, une main chargée d'un gourdin de l'âge des cavernes, se penche vers moi et me tend un camélia.

Alors, moi aussi, comme la nuée des roitelets, je me mets à danser et courir plus vite que les chars. Je dépasse les Vénitiens, les hommes en habit de cour blanc et or, les femmes en robe à paniers, si habiles à jouer de leur éventail. Vénitiens et Vénitiennes touchent à peine le sol. Ils sont aussi légers que les éléphants bleus. Je frôle le char de Batman et les oiseaux mécaniques. J'ai une totale pitié pour le char des Aïeux.

Les pauvres, ils sont affublés de chapeaux ronds, d'une cape rouge et de pantalons trop courts. Ils se tiennent assis, très voûtés, le nez long. Ils ne font rien, n'ont pas de fleurs à lancer. Effondrés sur des fauteuils à bascule, ils défilent, offerts en pâture à des spectateurs dont la plupart ont leur âge, leurs arthroses, leurs rhumatismes, leur dos voûté, et qui les applaudissent à tout rompre. Les spectateurs ont cent, cent cinquante, deux cents ans, et ils se marrent comme des fous en regardant passer ces momies de science-fiction. Quelques lubriques profitent de la cohue pour lutiner çà et là... Ils ont deux cents, deux cent cinquante ans, en transe sur les gradins, ils acclament les aïeux d'il y a longtemps, des malheureux qui dépérissaient d'année en année, des malades sans espoir qui, la nuit, seuls dans leur lit, en proie à des angoisses de mort, reposaient la main sur le cœur pour s'assurer qu'il continuait de battre... «Jusqu'en Italie, on doit vous entendre», encourage l'animateur. Les immortels gueulent... Canons à confettis et à pétales en papier se déchaînent. Je suis reprise par une tentation de fatigue. Je continue de danser, mais je n'y mets plus la même ardeur. Et ce serait mieux si j'avais les mains libres, pas de sac qui m'encombre. Même le char des Mille et Une Nuits me laisse froide. J'aurais peut-être cessé tout net, je serais passée derrière les gradins, du côté de la mer, si n'était venu à ma rencontre, invention des gens du quartier de l'Ariane, le char des Fausses Funérailles. Il est drôle et désespéré, mystérieusement tonique. Il drague une troupe de grosses têtes, chacune «habillée» de son squelette et portant son propre cercueil. Au milieu de

cette troupe allègre, un homme, en costume de ville gris sombre, un œillet blanc à la boutonnière, suit le mouvement. Il titube un peu, se rattrape au cercueil qui le précède. Il semble vraiment heureux. Je me glisse parmi les squelettes, reprise par l'envie d'aller.

À nouveau, le char du Roi Carnaval, très haut, avec un nez immense, une couronne de dix mètres, les bouffons regroupés comme des moutons, les petits rois, qui courent et se fauillent, très dissipés... Les tribunes sont toujours archipleines, mais il commence de faire froid. Des nuages sombres apparaissent à l'horizon. Et, sur leurs chars, les Belles de la parade, les Fées du jour, ont la chair de poule.

Le rythme qui maintenant vient des palmiers est celui de Cesaria Evora. Il pourrait me conduire au bout du monde. La voix de l'animateur parle de « la liesse populaire », de « réjouissances pétalières ». Elle grossit, enfle dans les haut-parleurs. Elle menace Cesaria Evora, la chanteuse aux pieds nus, mais ne réussit pas à l'abolir. Persistant, obstiné, modeste, fort de son complet dénuement, de sa sensualité de roche et de mer, son chant de *saudade* balaie le bruit publicitaire. Au-dessus de moi, un éléphant bleu aux yeux blancs s'élève, envolé par un coup de vent.

Je quitte le chemin des fleurs pour continuer au bord de l'eau. Des gens assis sur les bancs arrangent leurs bouquets. Un monsieur revêtu d'un costume qui dut être longtemps son habit du dimanche, tourne à toute allure les pages d'un livre qu'il ne lit pas. Pour le ramener à la réalité, un grand type blond aux airs de

Viking, les cuisses nues dans une culotte de peau, lui offre une bouffée de sa pipe. Un petit garçon au masque de chat blanc descend les escaliers qui conduisent à la plage. Son museau prend la pâleur des galets qui, à cette heure du soir, juste avant le coucher du soleil, blanchissent.

Je m'assois à même les galets, j'enserme mes genoux entre mes bras et je regarde la mer. C'est le moment magnifique, celui où l'on ne fait plus qu'un avec elle, avec sa surface bleu nuit qui devient velours et profond, avec son bruit aussi, le roulement caverneux des galets roulés par les flots, un bruit qui me fait peur, lorsque par jours de fortes vagues j'hésite, divisée entre l'envie d'aller nager et cette rumeur d'abîme. Mais tout de suite, ainsi enrobée de moi-même, dans la douceur de l'heure qui s'étire, dans les échos d'une danse qui s'évapore dans l'air, je ne ressens aucun déchirement. Je reste assise et je regarde. Les vagues ont l'éternité avec elles et elles en distribuent, çà et là, quelques gouttes ; davantage même ! Je bondis, j'ai failli être complètement trempée par un jaillissement d'écume. C'est un navire qui passe au large. Et c'est encore plus magnifique avec lui, avec cette étincelle de joie droit surgie de *E la nave va*, avec cette petite île toute brillante qui s'éloigne en direction de l'Afrique. De l'Afrique ou de la Corse ? Je reste là, entièrement réunie, au chaud dans le creux de mes bras, suspendue à cette tache de lumière qui s'amenuise. Je suis incapable de bouger. Cependant peu à peu le froid me gagne. Le temps change. Les nuages de plus en plus sombres voilent le bleu du ciel et la nuit, toute

proche, a quelque chose d'hivernal. Avec la sensation du froid me vient celle des galets qui me meurtrissent les fesses.

Je me lève, mais ne parviens pas à m'arracher au bord de mer. Accoudée à la balustrade, j'attends que s'allument les réverbères de la promenade des Anglais. Ces lumières me mettent dans un état de contemplation béat. Leur manière d'apparaître même est émouvante. Elles s'éclairent lentement, avec une douceur qui rappelle l'extinction d'un bouquet de feu d'artifice. Elles n'ont rien de la brutalité propre aux choses qui commencent et qui, pour cela, ont éliminé ce qui précédait. Les réverbères de la promenade des Anglais s'allument comme s'achève une fête. Tendrement, sans violence. Ils nous font signe de garder les yeux grands ouverts, de porter sur le ciel turquoise qui noircit et sur la mer ponctuée d'écume une attention extrême, l'attention du dernier regard ; quand on se sent à la fois comblé par la beauté du monde et bouleversé par la certitude de sa disparition prochaine, quand on fixe le moindre détail, la moindre nuance, un passant anonyme, un rire, un geste de la main derrière une vitre, avec l'avidité de qui croit retenir un gage de survie... J'ai beau me dire : « Il est temps, tu vas prendre froid et en plus tu as faim, et si tu veux aller manger des huîtres au Café de Turin c'est mieux de ne pas arriver trop tard, alors dépêche-toi, bouge », rien n'y fait. Je *dois* voir s'éclairer la baie des Anges. Je ne peux pas manquer l'instant de sa métamorphose en scène de théâtre. Certes, j'aurai eu cet instant, mais

je grelotte ; en plus, au Grand Café de Turin, où j'arriverai enfin après avoir couru, toutes les places seront occupées, un soir de carnaval c'est probable, et au-dessus d'immenses plateaux de fruits de mer se réjouiront des visages gourmands. Et moi je serai exclue.

Je traverse à toute allure la place Charles-Félix, songeant comme à chaque fois à mon grand-père, qui portait le même nom mais à l'envers, Félix Charles, et me hâte dans les rues étroites de la vieille ville, entre les immeubles rouge-ocre, jaune vif. Carnaval n'a pas encore débordé jusqu'ici. Seules les couleurs sont un appel à la liesse. Devant l'église Sainte-Réparate je ralentis. Il n'y a pas de plaisir à marcher trop vite... J'arriverai trop tard, tant pis.

Mais non, tout va bien. Je suis arrivée à temps. Ça n'a l'air de rien, mais être refusé d'un restaurant particulièrement désirable peut, certains soirs, vous abattre le moral. Et ce n'est pas ce dont j'ai besoin aujourd'hui. Il restait des places. J'ai même eu le luxe de choisir entre la première et la deuxième salle. Car, il faut le savoir, le Grand Café de Turin comprend une salle et une arrière-salle. Celle-ci, de couleur jaune, basse de plafond, est toujours enfumée, mais belle et intime. Elle ne reçoit pas directement la lumière du dehors, sa fenêtre donnant sur les arcades qui entourent la place et qui, comme à Turin, permettent au promeneur un trajet abrité, dans une ombre propice au sentiment de clandestinité. À Nice, à la différence de Turin, les arcades ne s'étendent pas sur une grande partie de la ville. Elles se limitent au pourtour de la place Garibaldi, à un bref festonnement devant le port

et plus loin vers la place Masséna. C'est sur la place Garibaldi qu'elles s'imposent avec le plus d'harmonie, forment une totalité. Dans le bonheur de se trouver au Grand Café de Turin il y a, conscient ou non, le fait qu'il appartient à l'espace voûté des arcades, à leur protection. Même dans la première salle, qui ouvre sur le plein ciel et n'a qu'une porte du côté des arcades, on ne les oublie pas, on sait qu'on les retrouvera plus tard. Et certains songent peut-être que si, à cette heure de la nuit, se garder du soleil n'aura plus d'intérêt, s'appuyer à une colonne, en revanche, pourra constituer un avantage... Je me suis installée à une petite table dans la première salle, celle où il y a le bar. Comme à chaque fois, j'admire les miroirs. Et, comme à chaque fois aussi, je me dis que ces miroirs ne sont pas seulement à usage narcissique. Les traversées qui s'effectuent ici sont trop vastes pour cela. Les miroirs du Grand Café sont des miroirs du monde.

Une serveuse s'approche, en jean, les cheveux coupés court. Les serveurs ici ne portent pas d'uniforme. Et il est impossible de les imaginer avec leur prénom inscrit sur le tablier. Chacun a son style. Et cette diversité de personnes, de vraies personnes, fait plaisir.

- Avec du pain ?
- Oui.
- Et comme boisson ?
- Une carafe de muscadet.

Les commandes se font en deux temps. Un protocole veut que ce ne soit pas la même personne qui se charge des commandes de fruits de mer et de celles

des boissons et du pain. C'est pour l'étranger une occasion de bévue quasi systématique.

Au premier verre un allègement me saisit. Je commence de participer à l'atmosphère joyeuse qui frémit dans les salles et, lorsqu'il fait chaud, se répand en terrasse. Une fête qui a les grâces d'une improvisation. On n'y célèbre rien de stable ni de certain, mais plutôt, à l'inverse, une force de gaieté à laquelle parfois on ne s'attend pas, ou plus, un appétit animal qui réclame son dû. Au Café, les peines ne sont pas de mise. En l'absence de vestiaire, on les laisse dehors ; ou bien, puisque c'est leur lieu favori, elles restent bouclées à la maison, dans le silence des photographies, dans la compagnie de petits visages morts embaumés dans leur sourire. J'y pense souvent – à cette connivence entre deuil et maison, absence et rideaux tirés – lorsque, venue plus tôt que d'habitude, j'assiste à la fin du repas des vieilles dames. Sans avoir à se donner le mot, elles arrivent vers dix-huit heures, seules, avec leur petit chien, parfois aussi avec une amie, elles arrivent à l'heure où d'autres personnes de leur âge, qui sont, elles, des becs sucrés, traînent en des thés interminables et cherchent la consolation dans de grosses charlottes, des éclairs vernissés, des marquis débordant de crème pâtissière. Les vieilles dames dont je parle, mes favorites, préfèrent les crustacés aux gâteaux. Elles gobent leurs huîtres dans un état de concentration parfaite. Et lorsqu'elles en sont à extraire bigorneaux et bulots, elles manient l'épingle marquée d'une laine rouge d'une main un peu tremblante sans doute mais

que leur détermination plie à leur envie. Le vin a rosé leurs joues sous la poudre de riz, leurs yeux brillent. Au moment de partir, elles se remettent du rouge à lèvres, se lèvent avec lenteur, vacillent, attrapent leur canne, se rétablissent dans leur équilibre et trottent, guillerettes, vers la sortie. Des voix leur disent au revoir. Dehors le ciel est limpide, les arbres au milieu de la place bruissent de milliers de moineaux. Sous les arcades des passants sont arrêtés, intrigués par le phénomène. Intrigués et apeurés. « Ils se mettent là tous ensemble pour nous chier dessus », dit un homme de nature chagrine.

Les vieilles dames qui aiment les fruits de mer restent ensemble ou chacune pour soi. Cela ne leur interdit pas la coquetterie. Sans véritablement guigner du côté des vieux messieurs, elles ne disent pas non à un brin de conversation, à une attention galante. Eux aussi sont de sortie et prêts à l'aventure, qu'ils se l'avouent ou pas. Ils s'y lancent aussi bien par quelques mots sur le temps qu'il fait que par le récit soudain, exhaustif et détaillé de toute leur vie. C'est comme un coup de folie qui s'empare d'eux, un irrésistible besoin de dire. Il n'y a qu'à subir. La vieille dame, avec ses cheveux aux reflets bleutés, son beau chemisier blanc et son écharpe pastel, ne va pas se laisser démonter pour autant. Elle est sensible à cette marque de confiance. Et puis une histoire, c'est toujours bon à prendre. Ça vous change les idées. « Sans compter que lorsque ce monsieur, qui m'a l'air très bien ma foi, en aura fini avec ses malheurs, ça sera à moi de lui débiter les miens, songe peut-être la vieille dame, souriante

et compréhensive. Et, qui sait, de là à nouer des liens plus intimes... » Cette dernière idée, cependant, est davantage dans la tête des hommes que dans celle des femmes. Pour être plus précis, des liens intimes, elles en voudraient sans doute bien, mais la plupart ne veulent pas se remarier. Alors que les hommes n'ont qu'un désir – ou un besoin –, se remarier. Il leur faut, c'est une question de survie, retrouver une nouvelle épouse-servante pour s'occuper d'eux. Il y a des exceptions bien sûr, certains veufs sont de vrais bourrus, des misanthropes résolus. Ou qui voudraient l'être...

Mon voisin de gauche est-il misanthrope ? Je le crois d'abord. Il n'a pas l'air aimable. Il a presque fini son repas et avale huitre après huitre sans un regard autour de lui. Mais soudain, au moment de se resservir à boire, comme s'il s'apercevait à l'instant de ma présence, il me fait un large sourire et emplit mon verre en même temps que le sien.

Il a gâché mon muscadet avec son riesling ! Il s'excuse et commande une bouteille de muscadet. Et, pour rester plus longtemps, il prend quelques belons en supplément.

– Ici on trouve toujours quelqu'un avec qui causer. C'est formidable.

Il a raison, c'est merveilleux un endroit où on parle avec des inconnus. Je pense à la phrase de Casanova au début de ses *Mémoires* : « Ce n'est qu'au café, et aux tables d'hôtes, qu'on converse avec des inconnus », écrit-il pour se justifier de se présenter, il ne veut pas débiter *ex abrupto*... En réalité, il n'avait pas cessé de